

OTTOKÁR PROHÁSZKA ET LE CHRISTIANISME SOCIAL

FERENC SZABÓ SJ

Prêtre Jésuite, Directeur de la revue *Távlatok*

E-mail : szabo.ferenc@jezsuita.hu

Depuis *Rerum Novarum* de Léon XIII (1891) et jusqu'à nos jours, avec les encycliques *Centesimus Annus* de Jean-Paul II (1991) et *Caritas in Veritate* de Benoît XVI (2009), l'enseignement social de l'Eglise catholique est essentiellement une prise de position, au nom du message du Christ, contre le monde livré au matérialisme et à l'athéisme. L'accent y est constamment mis sur la dimension spirituelle de l'homme, sur la vocation de la personne à la transcendance, sur les droits fondamentaux et la poursuite du bien commun, sur la justice et la charité. Aux tournants du XX^e siècle, deux grands apôtres de l'Eglise sociale en Hongrie, le prêtre Sándor Giesswein et l'évêque Ottokár Prohászka, furent dans leurs œuvres écrites et dans leur action les pionniers engagés de ce « christianisme social ».

Mots-clefs : Ottokár Prohászka, encyclique *Rerum Novarum*, modernisme catholique, marxisme, social-démocratie

Keresztényszocializmus Magyarországon 1903–1923 [Le christianisme social en Hongrie, 1903–1923]. Sous ce titre, l'historien Jenő Gergely a publié une monographie à l'époque communiste¹. Celle-ci reste une source incontournable, bien que discutable en plusieurs points, perfectible, certes, comme le professeur Gergely lui-même l'a montré en publiant une nouvelle version de ses travaux après le changement de régime². Bien entendu, tout dépend de la vision du monde selon laquelle on étudie les faits, selon laquelle on analyse les événements et, finalement, selon laquelle on observe le progrès social et les moyens envisagés pour mettre en œuvre les réformes nécessaires.

Dans l'introduction de son livre publié en 1977, Jenő Gergely décrivait ainsi les antécédents du christianisme social en Hongrie : « Au cours de la dernière

décennie du XIX^e siècle et des deux premières décennies du XX^e siècle, le mouvement social prit de l'ampleur sous la double impulsion de l'apparition de forces progressistes et des revendications en faveur d'une transformation démocratique. Comme alternative à la tradition séculaire du libéralisme hongrois apparurent, au tournant du siècle, des radicaux bourgeois qui notamment fondèrent la Société des sciences sociales (*Társadalomtudományi Társaság*) et lancèrent la revue *Huszadik Század*. [...] Au sein des différents mouvements sociaux ayant surgi au tournant du siècle en Europe occidentale prévalait nettement l'hégémonie du socialisme. Néanmoins, en 1891, l'encyclique *Rerum Novarum* proposa un autre type de programme social, dans le cadre du *ralliement*. Répondant aux exigences de la société bourgeoise, le Pape réunissait les thèses sociales du christianisme en opposition au socialisme marxiste, et exhortait les ouvriers à s'organiser sur la base du christianisme social. [...] Au cours des années 1890, nous commençons ainsi à rencontrer le terme de « christianisme social » en Hongrie, dont la propagation est largement due à la presse catholique indépendante et aux écrits de Ottokár Prohászka³. » Le professeur Gergely retraçait ensuite la manière dans laquelle le mouvement catholique social hongrois (Prohászka, Giesswein, les associations de travailleurs, les associations de jeunes gens, les cercles catholiques, les coopératives) s'était développé sur le modèle des mouvements sociaux allemands et autrichiens (surtout de l'évêque Ketteler et du Centrum). D'autre part, l'influence des idées modernistes françaises et du réformisme religieux à la française fut aussi déterminante, surtout sur Prohászka⁴.

Prohászka, apôtre social

Ottokár Prohászka (1858–1927) est non seulement le principal protagoniste de la renaissance catholique du tournant du siècle, mais aussi, sans conteste, la plus grande figure du catholicisme hongrois au XX^e siècle. C'est ce qu'a déclaré Jenő Gergely en 1994 dans son livre intitulé *Prohászka Ottokár, « l'homme revêtu de soleil »* (« Ottokár Prohászka, "A napbaöltözött ember" »)⁵. Même ses adversaires, lorsqu'ils sont impartiaux, reconnaissent que Prohászka a précédé ses contemporains dans la modernité de son catholicisme, dans ses efforts de réforme, dans la propagation du message social de Léon XIII, dans sa sensibilité même aux questions sociales et dans son témoignage inlassable en faveur du progressisme social. Les principaux chefs du mouvement chrétien social à proprement parler, Sándor Giesswein et d'autres, comme par exemple les jésuites actifs entre les deux guerres, Jenő Kerkai et László Varga, tous se sont inscrits dans la lignée de Prohászka.

Au cours des sept années d'étude qu'il a passées à Rome, avant d'être installé à Esztergom, Prohászka eut le loisir d'observer le mouvement des idées en Occident. Au début des années 1890, Léon XIII annonça le message social de l'Église : c'est Prohászka qui publia en hongrois une version annotée de l'encyclique *Rerum Novarum*, c'est lui également qui traduisit les discours et la correspondance du pape. Au cours des quelque trente-cinq années suivantes, il allait répandre et aussi s'efforcer de mettre en pratique ces mêmes idées sociales développées par les papes de *Rerum Novarum* à *Centesimus Annus*. Dès 1894, il s'exprima clairement sur l'action chrétienne sociale : « Ne soyons pas aveugles ! Le socialisme n'est pas une simple tentation ; c'est une secte qui *nourrit son étonnant succès sur d'innombrables et profondes frustrations*. Il ne s'agit pas simplement d'agitateurs qui prennent plaisir à bousculer la tranquillité publique, mais d'un système. Un système dont l'ambition est d'améliorer l'état du monde. Et pourquoi est-il si populaire ? Parce que sur la terre et dans le ciel retentissent les cris de détresse. La situation est grave. Il est à craindre que si le christianisme ne parvient pas à répondre à cette détresse, les utopies les plus délirantes et les hommes déçus, aux poings sanglants, plongeront la société dans une confusion sans nom. Déjà, le chaos s'annonce, car il est bien tard⁶. » En 1897, peu après les fêtes du *Millénium* [millénaire de la conquête du bassin danubien par les tribus hongroises], Prohászka publia une étude dans la revue *Magyar Sion* portant le titre suivant : *Az egyház demokráciája* (« La démocratie de l'Église »), dans laquelle il présentait le rôle du prêtre comme celui d'un guide vers le progrès. Jenő Gergely s'est largement exprimé sur cette étude⁷. « Il est impossible de décrire avec plus de clairvoyance les relations entre l'Église et le peuple de notre temps, et l'engagement de Prohászka envers le progrès et la démocratie. Ces lignes n'ont rien perdu de leur actualité, même si, au niveau de l'Église universelle, le concile Vatican II a dorénavant donné une nouvelle direction. On peut surtout mesurer aujourd'hui l'ampleur de la surprise que ces lignes provoquèrent au sein de l'Église catholique hongroise, qui était encore murée derrière des droits et ses privilèges féodaux post-joséphin⁸. »

Socialisme et marxisme

Le jeune professeur de théologie fraîchement installé à Esztergom était un profond connaisseur du socialisme et du marxisme. Il y a plus de cent ans (en 1897), il publia dans *Magyar Sion* une étude intitulée *Marx Károly nemzetgazdasági alapelvei*⁹ (« Les fondements de l'économie nationale selon Karl Marx ») qui est un document rempli d'honnêteté et d'objectivité. Prohászka y met en évidence ce qui dans l'enseignement de Marx est positif ou du moins relève de la vérité partielle. Un an plus tard, il publia un état des lieux complet intitulé *A szociális*

*theória hadi állása*¹⁰ (« Le point de vue martial des théories sociales »). Après avoir synthétisé les principes du matérialisme historique, il était en mesure d'en faire l'analyse suivante :

« Personne ne réfutera que les conceptions socialistes contiennent beaucoup de vérité, permettez moi de mettre en évidence certaines perles particulièrement lumineuses. [...]

1. Il est vrai, tout d'abord, que le travail dépend de l'outil de travail et que le développement de l'outil de travail dépend lui-même du progrès technique...
2. En deuxième lieu, il est également vrai que le capital donne le pouvoir à la machine tout en monopolisant le profit de la production, et c'est ainsi que le travail est mis au service du capital...
3. En troisième lieu, il est aussi vrai que les idées d'une époque ont pour origine la nécessité sociale, en ce sens, elles n'ont aucun fondement hors des nécessités sociales...
4. Enfin, en quatrième lieu, le matérialisme historique a raison d'affirmer que le travail et les modes de production connaissent une évolution divisée en périodes et que certaines de ces périodes sont caractérisées par la souffrance, l'appauvrissement et l'accroissement des inégalités. Ce n'est pas par la force de la pensée que l'on est en mesure d'effacer ces périodes de l'histoire. Or nous vivons l'une d'entre elles, actuellement, avec le capitalisme... »

Un peu plus loin, Prohászka souligne les *erreurs* et les *fautes* du marxisme.

1. C'est toutefois une erreur de croire que toutes les idées puissent provenir du mode de production et des besoins matériels de l'existence. En commettant cette erreur, Marx s'est montré excessivement unilatéral ; jamais il n'a considéré autre chose que les conditions matérielles directes de l'existence, elle-même considérée uniquement dans sa matérialité, source d'explication tant des idées que de la morale, avant même la religion et la fonction normative du droit.
2. Le matérialisme historique commet aussi l'erreur de négliger les idées, il réfute notamment à ces dernières toute influence sur le choix entre les alternatives possibles du développement social. Cela est naturel, du reste : si l'on considère que les idées sont contingentes, elles ne peuvent produire cela même dont elles dépendent. Or si les idées ont une source indépendante et une valeur éternelle, ne peuvent-elles pas venir en aide aux gens censés, dans leurs efforts, améliorer la situation sociale ? »

Prohászka ajoutait avec perspicacité que *le marxisme lui-même ambitionnait d'agir sur la société par les idées* : « ... d'où provient la condamnation du régime capitaliste ? N'est-ce pas de l'anathème fulminant des idées qui depuis longtemps résonnent dans le monde pour protéger l'humanité, afin que jamais l'on ne se résigne¹¹ ? »

Prohászka ne niait pas l'existence d'un certain déterminisme économique, ni le fait qu'aux principes fondamentaux de la société capitaliste les idées n'apportaient que des nuances douces ou amères ; qu'il était en outre impossible de sauter certaines phases du processus de développement. Sur ce dernier point, il était même plus matérialiste encore que Marx¹². D'ailleurs, Prohászka n'était pas moins audacieux dans son jugement sur la *propriété privée*. Il aura fallu plus d'un demi-siècle avant que son avis fût confirmé dans l'encyclique *Mater et Magistra* où Jean XXIII réclame la socialisation et la restriction de la propriété privée. Du reste, Prohászka ne niait pas les droits des propriétaires, mais il s'élevait contre l'accaparement violent et contre l'accroissement du capital au détriment du bien commun. Il voyait juste sur les nouvelles tendances de son temps : une évolution durable vers un monde plus social, progressivement, disait-il, « la production passera dans les mains de la collectivité. » « Mais nous ignorons encore – soulignait-il – quelle forme exacte prendra le droit de propriété ; le futur nous le dira¹³. »

Social-démocratie et christianisme social

En 1909, dans un petit cahier publié à Esztergom (réédité ensuite dans l'almanach du *Néppárt* – Parti catholique populaire), intitulé *Kinek higgyen a munkás?* (« Qui les ouvriers doivent-ils croire ? »), Prohászka affirmait sur un ton déclamatoire que « la terre avait tremblé » : « À quoi bon la liberté politique, si l'on n'a pas de quoi manger ? À quoi bon la fraternité, si, du ragoût, l'un des frères mange toute la viande en laissant seulement quelques os qu'il jette à l'autre frère ? À quoi bon l'égalité devant la loi, si l'un dépense en cure-dents et en dentelles plus que l'autre pour se loger, se nourrir et entretenir sa famille ? Les temps sont durs, la pauvreté s'accroît comme un champignon. Les difficultés de la vie quotidienne pèsent sur l'ouvrier comme un gros nuage sombre, au cours d'une soirée d'été, qui enfle et peu à peu obscurcit entièrement le ciel. Le grand mal de notre époque, c'est l'accroissement de la pauvreté ; et ce problème nous concerne tous. » L'égoïsme « sans frein, comme une tempête maritime, amasse des tas gigantesques d'argent, d'actions et autres valeurs financières, faisant accroître les revenus réalisés sur le travail afin qu'un Rothschild puisse décider du sort des travailleurs ; pour finir, des millions et des millions d'hommes travaillent et le profit de leurs efforts ne leur revient nullement, il est accaparé par d'autres¹⁴. » Sur la situation

spécifiquement hongroise, le jeune Prohászka soulignait que la *révolte contre l'injustice* était à l'origine du mouvement des masses ouvrières ; qu'il existait véritablement une question sociale en Hongrie ; que la situation était extrêmement grave ou même sans espoir pour les paysans, les artisans, les petits propriétaires ; que la social-démocratie était en train de s'appropriier les masses indigentes. « Et justement, que veut la social-démocratie ? En un mot : elle veut un nouveau monde. Elle a raison. Il faudrait manquer de sérieux pour ne pas vouloir changer le monde. [...] Eh bien, en avant ! C'est ce que nous disons, nous aussi ! Nous voulons un nouveau monde. Nous voulons soigner le mal. Et la seule question qui demeure, c'est : comment ? Nos moyens ne sont pas les mêmes. La sociale - démocratie veut un monde qui n'a jamais existé nul part, mais elle se frappera la poitrine jusqu'à ce qu'elle parvienne à la créer. Et le petit peuple rêve¹⁵... »

Plus loin, Prohászka proposait à son lecteur de *lever le voile recouvrant le libéralisme* : « le libéralisme ne connaît rien d'autre que la liberté. La liberté complète, la concurrence sans frein, c'est son slogan ; et qu'est-ce que cela signifie ? Simplement la raison du plus fort. Et le plus fort, c'est celui qui a de l'argent. C'est-à-dire celui qui entasse de l'argent et du capital, celui-là est libre ; il peut mâcher et remâcher son bien, tout lui est dû ; tandis que le peuple au travail est à la dérive, tandis qu'il erre sans assistance et sans organisation, qu'il cherche du travail et vend son âme ; le grand capital, lui, se lance dans une course au profit effrénée¹⁶... »

Où est le remède ? Il n'y en a qu'un – selon Prohászka – c'est le christianisme social

L'évêque nous explique ce que signifie l'expression « socialisme », lorsqu'on lui ajoute le terme « chrétien ». « Le socialisme est nécessaire, autrement dit, la coopération, car, individuellement, l'homme n'est pas en mesure de résister à la concurrence économique ; mais aussi parce que Dieu a créé l'homme en société afin qu'il ne soit pas un grain de poussière, mais un édifice solide ; pas une feuille légère poussée par le vent, mais un chêne solidement enraciné. L'humanité est un grand corps ; la société humaine une vaste organisation qui, notamment sur le plan économique, doit être organisée en une structure cohérente. C'est ce que nous entendons par le terme de coopérative. [...] Et que signifie le terme « chrétien » ? Il désigne les vérités du christianisme : la religion, la morale ; autrement dit la charité, la tempérance, la justice, la patience et la tolérance, qui sont les seuls fondements certains du christianisme et sans lesquels il est impossible de fonder un lien social, une quelconque cohésion ou compréhension mutuelle »¹⁷. Prohászka préconisait donc la création de coopératives, ainsi que la garantie, pour les ouvriers, qu'ils seront protégés et édifiés et qu'ils auront accès à la culture.

« En avant les réformes chrétiennes sociales ! » C'est ainsi qu'il terminait son manifeste.

Son message, de toute évidence, était révolutionnaire : le haut-clergé, encore marqué par l'époque féodale, le considérait tout simplement comme un prêtre « rouge » ; c'est ainsi qu'il fut dénoncé à Rome. Notons toutefois que sa mise à l'index, en 1911, fut justifiée par la modernité (non pas le modernisme) de ses vues philosophiques et théologiques¹⁸. « Le cher lecteur pensera peut-être que l'auteur de ces lignes est un socialiste – écrivait-il – mais s'il pense ainsi, il se trompe. Avec ces réflexions, j'ai simplement souhaité lutter contre l'idée idiote qui prétend que toutes les conceptions actuelles sur la propriété privée sont des dogmes incompatibles avec toute pensée sur l'évolution sociale¹⁹. »

Parmi les réfractaires à « l'évolution sociale » en cette fin de siècle se trouvaient des grands seigneurs ecclésiastiques aussi bien que laïcs. En 1894, Prohászka tenta déjà d'éveiller le clergé qu'il jugeait indifférent à la question sociale, avec son livre *A papság földadata a szociális kérdések körül*²⁰ (« Le rôle du clergé dans la résolution des questions sociales »). « La société officielle hongroise est tout entière attelée au char du libéralisme. Qui sont les chevaux de trait et les porteurs, inutile de le préciser... » « Le peuple des travailleurs abandonné à lui-même attend un prophète, qui puisse lui dire : “j'ai pitié de cette foule”. »

« Mais le clergé a-t-il véritablement agi, ce clergé qui cheminait au milieu de la population pauvre et souffrante comme un char à travers les crevasses de la société, convaincu de pouvoir les combler de lui-même tout en maîtrisant les éléments destructeurs ? – Je répondrai sans hésitation que nul part, le clergé a suffisamment agi contre les malheurs et l'irréligion qui n'ont cessé de renforcer le socialisme. En certains endroits, il s'est ébranlé avec un grand retard. Ailleurs, il n'a pas même encore bougé. Ne soyons pas heurtés par ce mot ! Ne soyons pas choqués du fait que j'ai dit : « le clergé » ; il serait impossible de mentionner toutes les exceptions à la règle. Néanmoins, les exceptions n'annulent pas la règle. J'admets volontiers le fait qu'il y ait eu des exceptions, et ceux qui sont concernés savent bien, plus exactement ils ressentent bien qu'ils sont des orphelins, qu'ils sont abandonnés à leur sort comme des pierres de rivière parmi leurs confrères²¹. »

Prohászka discute longuement, en s'appuyant sur des auteurs étrangers comme Lange, par exemple, de la situation de la classe ouvrière et des progrès de la sociale-démocratie, puis il énumère les actions à entreprendre d'urgence. Il importe, selon lui, que le clergé prenne plus d'intérêt aux maux sociaux, aux souffrances des artisans, des ouvriers de l'industrie et du peuple de la terre. « Ne nous livrons pas... entièrement au système dominant, au risque de couler avec lui, le jour venu. Ne nous mêlons pas au système économique libéral, ne prenons pas sa défense²² ! » Précisons ici que le concile Vatican II a adopté la même position, en affirmant que *l'Église ne doit en aucune circonstance se lier à un quelconque système socio-politique*. « L'Église, dans sa charge et sa légitimité, n'a rien de

commun avec la société politique, et ne se lie à aucun système politique, elle est à la fois le signe et la protection de la transcendance de la personne humaine²³. »

La révolution : les « signes du temps » (appel à la réforme de l'Église)

En un mot, Prohászka prenait l'Évangile au sérieux : « l'Évangile s'adresse aux pauvres. » Il savait bien qu'en définitive, il ne s'agissait pas d'un problème de *système*, mais d'une question éminemment humaine. Seuls des hommes convertis, rompus à la charité, à la justice peuvent construire le monde nouveau. C'est là qu'est la signification de l'Église évangélique depuis toujours, aujourd'hui encore. Vingt ans avant Lénine, Prohászka voyait déjà venir le cauchemar rouge.

En 1919, après l'intermède de la révolution de Károlyi, le poing sanglant de la dictature rouge s'abattit sur la Hongrie. Dans le *Journal* de Prohászka et dans certaines de ses déclarations publiques (comme ses lettres pastorales ou les lettres qu'il rédigea au nom de la conférence des évêques, après l'échec de la Commune²⁴) témoignent de son dégoût face aux atrocités commises, non sans qu'il *continuât à observer les signes de son temps* : il continuait en particulier à s'interroger sur les réformes nécessaires de l'Église. Dans son journal, en date du 7 juillet 1919, il écrit : « je suis convaincu de l'impérative nécessité d'une rénovation de la situation et des visions du monde en vigueur. Tout ce que les forces de l'histoire nous avaient donné nous a été arraché ; désormais, l'essence intérieure et même l'esprit se sont refroidis dans les nouvelles formes. Ce genre de malversations était naguère frappé d'excommunication. Il faudrait aujourd'hui opposer une volonté aussi implacable, sans hésitation sur le sens à donner à la volonté divine. Dieu sait que le monde n'est pas prêt, que le pêcher et la vertu y sont encore à l'œuvre ! Et en ce qui concerne l'Église ? Eh bien, ce qui dans le christianisme est venu du ciel et continue à être dans le monde en tant que force divine, c'étaient bien l'esprit et l'âme et le bien, qui se sont incarnés dans l'histoire au moyen des rapports noués par les hommes entre eux. Les formes prises par ces forces ont considérablement varié au cours de l'histoire, ainsi en Orient, ainsi en Occident, ainsi de l'ère classique, du Moyen Âge, des temps modernes²⁵... » Plus loin, il énumère des principes de modernisation qui ne sont pas, de nouveau, sans rappeler ceux du concile de Vatican II : un clergé cultivé et collégial, le fait que les prêtres ne forment pas une classe à part, séparée des laïcs : « que ce ne soit pas l'autorité de commandement, le pouvoir qui dirigent, mais le principe interne d'amour » ; la sensibilité religieuse – la liturgie en langue vernaculaire. Toutes ces exigences ont été exprimées dans son ouvrage, *Le catholicisme moderne*, publié en 1907 et mis à l'index en 1911²⁶.

Dans une lettre pastorale intitulée *Après l'échec du communisme*, en date du 17 août 1919²⁷, après avoir décrit les méfaits commis par les rouges, il attirait l'attention des fidèles sur les points suivants :

1. « En premier lieu, assurons nos frères ouvriers qu'en luttant contre le bolchevisme et ses destructions, il n'est pas question une minute d'en rendre responsable la classe ouvrière. [...] Au contraire, je suis convaincu que si nous cherchons véritablement les nouvelles sources de la rénovation de la vie religieuse et de la société hongroise, et si nous observons d'un œil clairvoyant *les facteurs véritablement déterminants pour l'avenir de la Hongrie* : alors c'est en premier lieu dans les couches travailleuses, parmi les ouvriers industriels et le peuple des campagnes que nous pouvons espérer les trouver... »
2. d'autre part, nous avons pour devoir d'*atténuer les souffrances* et ainsi d'arracher toute racine à la haine et à la lutte fratricide. [...] L'exemple des coquins et des brigands, nous ne devons pas le suivre... »
3. Notre troisième obligation est celle d'organiser la défense des intérêts sur une base hongroise, nationale et chrétienne. [...] *Penchons nous sur le peuple et aidons le* dans ses efforts, propageons la nécessité de défendre ses intérêts... »
4. Dans cet ordre d'idée, la quatrième obligation est de prendre la *défense de nos écoles* et de garantir le *fond de morale religieuse dans l'éducation et l'instruction*... »

Prohászka n'a pas seulement proclamé des principes sociaux, mais il a aussi mis ces derniers *en pratique*. Sous son autorité s'est développée la Société de mission sociale d'Edit Farkas. En 1915, les sœurs récoltèrent des dons pour la construction de maisons d'orphelins de guerre et s'efforcèrent d'atténuer par tous les moyens possibles les misères causées par la guerre. En 1916, lors de l'assemblée générale de la Fédération paysanne, Prohászka soumit son plan de réforme de la propriété agricole²⁸. Son initiative s'inspirait partiellement de la *Bodenreform* allemande. L'idée de bail perpétuel fut accueillie avec enthousiasme par les paysans pauvres, mais les grands propriétaires haussèrent les épaules avec indifférence. Mgr Prohászka mit en place sur ses propres propriétés épiscopales *sis* les communes de Tés et Ősi la réforme agraire qu'il préconisait. Au lendemain de la dictature de 1919, il espérait connaître la renaissance de son pays en vertu d'une meilleure cohésion nationale. C'est pourquoi il s'engagea en 1920 comme député, afin de promouvoir au parlement les réformes économiques et sociales. Mais il fut bien vite frustré par cette expérience directe de la politique, constatant avec amertume que le soi-disant « cursus chrétien » n'était qu'un programme vaguement lié au christianisme et ses représentants en rien de véritables chrétiens²⁹.

Au cours des années vingt, il s'orienta vers la méditation – son journal et son livre inachevé, *Élet kenyere* (« le pain de la vie ») témoignent de son intérêt croissant pour la mystique, la dévotion au mystère de l'eucharistie, mais cela ne l'empêcha pas de continuer à revendiquer la réforme sociale. Ainsi, en 1926, peu de temps avant sa mort, il prononça le discours suivant :

« Quelle est donc la cause de l'apostasie de masse dans le peuple ouvrier, et quelle est la source de ce phénomène qui lui est corrélé, le succès de la social-démocratie, qui attire vers elle des millions de personnes ? La force de la social-démocratie n'est pas dans la philosophie de Marx ni dans la phraséologie matérialiste qui s'oppose à Dieu, au Christ et à l'Église. [...] La force de la social-démocratie, elle vient du prolétaire privé de capital, de terre, de maison, d'un moindre chez-soi et de tout espoir, que le déracinement a privé de toute vie décente en le livrant aux masses sans âme. [...] N'ayons pas peur des accusations de radicalisme ! À ces accusations, nous pouvons répondre que nous ne voulons rien d'autre que ce que le pape Léon XIII a voulu. Avec lui, nous proclamons que le prolétariat a droit à une vie digne, à une maison, qu'il doit bénéficier des moyens d'entretenir sa famille, d'une juste part du fruit de son travail. [...] Nous affirmons la sainteté de la propriété privée, mais pas de toutes les propriétés privées ; nous condamnons l'usure à laquelle se livre la ploutocratie et l'accroissement des droits de cette dernière aux détriments du bien commun. Dans le régime capitaliste, la propriété privée s'est à ce point concentrée au niveau mondial entre les mains de quelques-uns qu'elle est sur le point d'étouffer la vie. [...] Je n'ignore pas que le capitalisme est une étape indispensable de l'évolution des sociétés et qu'il est impossible de sauter une étape dans le processus d'évolution des modes de production ou de décréter, sans autre forme de procès, l'avènement d'une autre ; mais la situation présente a montré combien le capitalisme, en concentrant la fortune, encourage finalement l'avènement d'une nouvelle alliance entre le travail et le capital³⁰... »

C'est précisément ce qu'a proclamé Jean Paul II dans *Centesimus Annus*. Prohászka, en effet, était un « prophète » lorsqu'il appelait de ses vœux, dans ce même discours prononcé peu avant sa mort, une Hongrie et même une Europe dont le développement serait fondée sur les racines chrétiennes. « Nous devons surtout arriver à la conviction que la culture de l'Europe occidentale est fondée sur des racines chrétiennes indestructibles. Nous devons affirmer notre conviction que le christianisme, dont la mission jusqu'aux temps modernes fut de créer la civilisation et la culture, a aujourd'hui encore la mission d'insuffler dans le monde la force divine et d'en faire sentir la puissance à travers les nations. [...] Notre monde a besoin de Catholiques munis d'une vaste culture et dont les yeux reflètent la lumière infinie et éternelle !³¹... »

Notes

- 1 Gergely Jenő, *Keresztényszocializmus Magyarországon* [Le christianisme social en Hongrie], Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977. Voir aussi Szolnoky Erzsébet, *Szociális igazságosság és keresztény szeretet*. Giesswein Sándor a magyar keresztényszociális és kereszténydemokrata gondolkodás megalapozója. [La justice sociale et la charité chrétienne. Sándor Giesswein, fondateur de la pensée chrétienne sociale et démocrate chrétienne], Éghajlat Kiadó, Budapest, 2003.
- 2 Gergely Jenő, *A katolikus egyház története Magyarországon 1919-1945* [Histoire de l'Eglise catholique, 1919-1945], Budapest, 1997
- 3 *A keresztényszocializmus...* [Le christianisme social...], 1977, pp. 9-16.
- 4 Voir Szabó Ferenc SJ, *Prohászka Ottokár időszerűsége* [Prohászka Ottokár en phase avec son temps], Kairosz, Budapest, 2006, (61) ; Idem, *Prohászka Ottokár élete és műve (1858-1927)* [La vie et l'œuvre de Prohászka Ottokár], Szent István Társulat, Budapest, 2007, chap. V. (121)
- 5 Gergely Jenő, *Prohászka Ottokár, „A napbaöltözött ember”* [« Prohászka Ottokár, l'homme revêtu de soleil »], Budapest, Gondolat, 1994, 247 pages
- 6 Összes munka [œuvre complète de Prohászka : plus loin « ÖM »], 11, pp.65–66.
- 7 Gergely, *Prohászka Ottokár...* pp. 50-54.
- 8 Ibidem, p. 52.
- 9 ÖM 11, p. 128kk.
- 10 ÖM 11, pp. 107-127.
- 11 ÖM 11, pp. 117–120.
- 12 Cf 11, p. 122.
- 13 ÖM 11, p. 120.
- 14 Ibidem, pp. 22, 29.
- 15 Ibidem, pp. 22, 33.
- 16 Ibidem, pp. 22, 38.
- 17 Ibidem, pp. 22, 41.
- 18 Sur la question de la mise à l'index, Szabó Ferenc: *Prohászka Ottokár élete és műve*, VI. fej. 175kk.
- 19 ÖM, 11, p. 125.
- 20 Ibidem, p. 40kk.
- 21 Ibidem, p. 41.
- 22 Ibidem, p. 48.
- 23 *Gaudium et Spes*, p. 76 (« La communauté politique et l'Eglise »).
- 24 Voir Gergely Jenő, *A püspöki kar tanácskozásai* [Les synodes de la conférence épiscopale], Gondolat, Budapest, 1984, pp. 74 et 324 ; voir aussi ÖM 9, pp. 265-273.
- 25 ÖM, 23, pp. 309–310.
- 26 Voir Szabó... *Prohászka Ottokár élete és műve* [La vie et l'œuvre de Ottokár Prohászka], p. 122.
- 27 ÖM 9, p. 26.
- 28 ÖM 22, p. 164.
- 29 ÖM 21, p. 276.
- 30 ÖM 13, pp. 285–286.
- 31 Ibidem, pp. 187, 189.